

BELGHANEM

*Le
rompu
parler Phœbus*

TERRAL

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© *Edition du Terral*
ISBN en cours

BELGHANEM

Le

rompu

parler Phœbus

Editions du Terral
6, rue du Bain-aux-Roses
67-Strasbourg

***Le
rompu
parler Phœbus***

*

* *

Comment finir de s'en aller
entre le corps et la tête coupée ?
Entre les trois giclées de sang
dont l'une est plus petite ?
Entre le feuilleté des draps
et la fève du rêve
quand le réveil mord dedans ?

Qu'y a-t-il entre une langue de gamine
et le dos de la cuillère qu'elle lèche ?
Qu'y a-t-il entre le silence
et le mutisme de mon image au miroir
cadavre dans sa tombe
entre deux tranches de terre dressée
comme un casse-dalle
à l'étape du ciel ?

*

* *

Tu me tournes en bourrique
je mange des chardons-marie
gâterie des chardonnerets
voltigeurs de l'Enfant Jésus
et dont les graines s'envolent
semences de baisers
hérissées de tendresse.

Les oiseaux caressent à ma place
l'azur vieille peau femelle
tandis que je mime le pivert
quand faisant mine de creuser l'écorce
je baise
le fendu maladif du premier pommier.

Aube essaim de regards
il est temps de rentrer le miel
des choses vues dans la nuit.
J'évite le silence de ta présence
et le fétide des bières entamées de la veille.

*

* *

L'ailleurs me résonne
en quinte de toux dans un tunnel.
Le squelette est un cloître
où les années sous la capuche du jour de l'an
chantent les cantiques
des mouchoirs agités comme papillons
le retour des âmes que saoule
l'âcre parfum de nos visages fanés.

Une loco modèle réduit
est semblable au doigt sur des lèvres
faisant chut ! chut !
devant une gare aux mesures
d'un croûton de pain.

Mon amour émiette-moi à toute volée
empêche-moi de m'en aller
épargne-moi le destin du verre
pagne transparent autour de l'ivresse
n'ayant d'espoir en guise de ciel
que ses brisures éparpillées.

*

* *

**A la porte l'amour flanqua
ma cervelle pouffiaste qui baise mal
et pleure telle une vache son veau
sa raison perdue.**

**Si seulement tu pouvais parler
comme lait trop chaud
hors de la casserole
tu serais
paroles des nuées entr'ouvertes
d'où chuterait
brassard de communiant
une avalanche de sperme
vers la vallée de la main.**

**Amour
je me crève
bulle d'un pot-au-feu
contre un ciel de plaies cuisantes.**

*

* *

Si on va par là
la vie est une bouillie de chat.
Les souris n'ont pas lieu d'être
sinon celui de parler aux enfants
dont les oreilles entendent le papier froissé
se déplacer dans la claire-voie d'une corbeille.

Mon amour faisant la retape
au détour d'une gorgée de vin
tu es le centre de la terre
élevant les pointes de ses flammes
vers l'insensible brûlure
de mon cœur
comme un défunt sur le bûcher parti
se parfume à la fumée qu'il dégage
tandis que des bâtons prévenant l'explosion
brisent son crâne qui grésille.

*

* *

Peau de renard sur les épaules de l'amour
et les yeux cousus par le fil des jours
je reflète sans voir
les éclats de voix
autour de la lampe du soir.

Je bâille d'ennui
comme soupière où le pain s'amollit.
La vie a la laideur d'une table en formica
que balafre l'humide d'un torchon
sous l'emmêlée brillante
d'un pourboire vaguement au revoir.
Oh ne plus payer la note
des ivresses tolérées.

*

* *

Au-dessus des roses
où va
l'essor de la rosée ?
Miettes du pain des anges
ou croûte de plaisir
sur une plaie qui gratte ?

L'humide des yeux
flambe le regard
et les mains me crépitent
comme feu au bon tirage.
Je prie à l'autel de cette chapelle
doux pelage de chauve-souris
tête en l'air
piégée par le béret.

Nuit denture cariée
à trop manger
le sucre des étoiles.

*

* *

Devant moi je demeure
terre remuée par pelletées
voie lactée aux tranchants étincelants
et pleine lune
ce chagrin où l'arbre double de mon souffle
s'effeuille souffrance avortée
rauque douloureux
d'une belle qui me sourit
pour faire gentil
pie grièche des barbelés de la vie
sur lesquels je pourris
dans le voisinage des touffes accrochées.

*

* *

**Marée retirée
j'ai la langue pâteuse du sable
quand jouant au ballon
des filles seins nus
broient du noir
entre les crans de la roue dentelée
de leurs corps qui sautent.**

**A se farder de joie
on perd son visage
comme sa valeur d'achat
un billet de transport remboursé
et davantage le crachat
dégouline de dégoût
que bouche humide de sa gésine
écumant la menue monnaie
de l'océan se garant
sur le parc de la plage
criant aux petits pâtés.**

*

* *

**Amour
désir de mandragore
de naïtre sous terre
et dans le cœur d'un humain
et de crier au-devant des poissons lanternes
comme un trésor de pirates
dans la mémoire des naufragés.**

**Parmi la courante il se faufila
le sperme
couleur de vieux miroir
que parsèment les taches brunes
des faire-part de la mort.**

**Oh les belles entre les cailloux
voix entre les mots
quand de nouveau on reprend langue
cette grosse compote des jours
recuite au soleil
et qui s'écoule tartine de baise
par les chaudes percées des corps étalés.**

*

* *

Il bat mon cœur
l'oreiller de notre prochaine nuit.

Pas d'une courbe
gouttes de rosée tirant
sur le halage d'un brin d'herbe
une pierre de lumière
sémaphore qu'évapore
la chaleur du jour
comme beauté d'un tableau
devant le parloir où prisonniers
nous visite la voix
d'un guide de musée.

Je t'aime à ne plus savoir ouvrir les fenêtres
quand tu passes amazone
la revue des gorges raclées
au début d'un discours.

Dis-moi bûche qui crépite
en crêpu d'étincelles
dis-moi de quoi je brûle
ô mon amour pieux mensonge
silence ensoleillé des carpes
dans le bassin de ton vagin trempé.

*

* *

**Chant du hibou
fion sonore
couvant sur l'émonde de ce monde
les œufs de ses grands yeux ronds.**

**La mort de son bec brise la coquille
et me voici morcelé d'étoiles
tandis que les ailes du rapace nocturne
battent le tapis de prières
d'où s'élève la poussière de mes corps passés.**

**Moi dont l'ancêtre est un feu
devenu caillou
il me reste le trou d'air des avions
pour croire au centre de la terre.**

*

* *

J'ai des souvenirs de dimanche matin
et de sent-bon le doux bisou
d'une barbe qu'on étrenne
et peloton des souvenirs
les champignons cueillis après la pluie
que transportait ma démarche
dans le panier des prairies.

L'eau du fleuve
est la nuit des roues aubes
où sur le haut moussent des étoiles
et de la lune venu
ton rire mimosa
passage de lorient
d'un collier d'or autour de ton cou.

Je voudrais ne plus t'aimer
ne plus vivre la joie d'un poids lourd
et ses zigzags
empêchant les voitures de le doubler
camion semblable au lapin du clapier
dont les crottes un instant sur les poils se collent.

*

* *

Aux branches de l'arbre désir
bruisse l'essaim de tes culottes
donnant son miel au paradis.

Mon amour
ta fente me fendille
comme thé brûlant le verre qui le contient.

Oh dormir sous le tampon d'éther
d'un traquenard des fortifs
et se réveiller esprit d'un souriceau
mort étouffé dans l'huile
ôtant de mes oreilles
tout ce qui n'est pas ton nom.

Je voudrais nager ton corps
quand par-dessus bord le cuistot balance
les restes du repas
aux dauphins dont les dos
sont de longs éclats de rire dans la nuit.

*

* *

**Amour centenaire chevrotant dans ma voix
quand je parle de toi.
Tu es le jadis d'un asile de vieux
et tu baves des corps humains
ajoutant aux mentons
le brillant du jour.**

**Et tant l'amour me brûle
que je m'y roule
comme le silence de la farine
longeant le pas des morts.**

**Tu es le surcroît de bonheur
d'un amour de vierge intacte.
Tu es celle qui se promène entre Dieu
et notre âme.
Le ciel d'été comparé à ta beauté
n'est que pleurs de nos yeux
sous la douceur aqueuse des bleuets.**

*

* *

L'amour révolte des boutons de porte
quand la belle se dégrafe.
Un vol de grues imite ta vénusté
et de mes ailes battant l'air
j'encombre l'azur
comme les mouvements dans l'eau
d'un suicidé qui se noie.

Les os sous la peau s'imprègnent-ils d'éternité ?
Où va la chair ? Où suis-je quand elle s'en va ?
Est-ce une manière de vivre que celle de s'étaler
sur l'acné purulent des astres ?
La canne de nos vertèbres
sert-elle de platane
aux fantômes de l'au-delà ?
Est-ce cela l'amour
les paupières closes d'un enfant
ne voulant plus entendre
la baise de ses parents ?

*
* *

**J'éprouve le rire incrédule d'une fenêtre ouverte
quand le soleil de l'aube
ressemble à un clito
sous le cliquetis lapeux des langues nuageuses.**

**Paille dans l'œil
j'aspire le pétillant
d'une solitude
qu'habille le tapage à l'étage au-dessus
de la voisine
prenant sa trempe du samedi.**

**Et comme les lionnes
préfèrent les lions aux crinières foncées
et la pluie les nuages sombres
j'ai le désespoir d'un nom sur la porte
qui ne pouvant franchir le seuil
s'incarne avec horreur
dans le corps de quelqu'un.**

*

* *

Tes jambes sont les deux colonnes de l'arc-en-ciel
fer à cheval de la chance
perdu sur le chemin de la pluie
amour au galop
et se retrouver Pégase ailes déployées
pour mieux te caresser.

Tu es celle qui dans l'assiette
neige sur les cornes de gazelle
je t'aime
comme le vol des mouches
vibrant tympan des astres
perle des paroles de clarté.

Je voulais la lumière de lait
des elfes dansant vêtus de brume
cônes pointus
dans le cercle herbu d'une clairière
et n'ai eu que celle chuintante
d'un brûleur à gaz
allumé au milieu de la nuit.

*

* *

Essieu des fins dernières
à force aux cieux
de tourner en rond
les vautours sous la fournaise du soleil
se forgent cerceaux
que l'azur pousse devant lui
à l'aide du bois mort
des cadavres raidis.

Revenu de tout
me voici arrière-pensée
se cachant dans tes poils pubiens.
Là-bas
au bal des âmes rendues
mûrissent les yeux retournés
en grappes de raisins blancs.

*

* *

Vomi après la cuite
il me semble cracher du vide
quand l'avenir quitte mon corps
à la manière de l'eau bénite
mouillant le bout des doigts.

Il fait ce qu'il peut le ciel
Oh là-haut il pleut des larmes dans mes yeux
Assez de crépuscule
Assez de lendemain
piments rouges frôlant les veines de l'anus.

Un ciel de vacances
des nuages sous la peau des bras
fait de la gonflette
devant l'humide jacasserie
de mes années vécues.

*

* *

Parce que tes seins sont des babouches
dans la salle de bains du désir
tu m'en bouches un coin.
Et déborde le baquet
et debout je me fais bouquet
et je tremble contre le cœur d'une fille
me tenant dans ses bras
avant le baiser au vainqueur.

Ta face de fruit frais me parle
à la mode des allées
quand l'été les couples copulent
à la faveur de l'ombre
où parfois rosette de faveur liant le cadeau
paraît une lueur de cuisse pliée
comme celle d'une sauterelle
et qui serait géante.

Chemin boueux près de l'abreuvoir
tes baisers me clapotent le cœur.
Je voudrais t'aimer à perdre haleine
et pendu à ton souffle
ensemencer le sol des fleurs de ma vie.

*

* *

Qui souffre d'amour ignore si le voici
condamné assis
dans la pirogue d'un vagin
à ramer entre les falaises de la chair
portes de buffet
qu'astiquent avant la fête
le crammoisi des phallus
torchons rouges jadis
au départ du train.

Amour loup qu'affole le pain
d'un vagabond à la miche entamée.
Me noyer dans ta présence
mieux que migraine dans l'ombre du noyer.
Oh t'aimer
plus fort qu'un poids d'horloge
la liberté
d'une pelote de déjection.

Désir cause de l'effroi
comme au fond de la chair humaine
ces anges reclus
pleurant déjà la mort
des mortels qu'ils occupent.

*

* *

Tu es le grognement du silence
quand les maisons se taisent
et que s'écoulent les rues
troncs d'arbres flottant
radeau fait à la diable
sur lequel mes jours passés
me mastiquent
en pâte molle à maintenir les vitres.

Les myrtilles font noire la langue
et clairs les yeux.

Oh ce feu jaillissant de ton plaisir
comme jetée hors de la voiture
une fille qui ne veut plus.

*

* *

Amour oursonne de tendresse
je te lance derrière la grille
les restes croûtonneux de mes gestes.
Je sonne le creux
les jours me grignotent
et je me sens partir
comme une érection dans un train.

Ta parole fanal
attire le mille-pattes
au fond de mes oreilles
où persiste le bruissement fœtal
de l'Enfant Jésus
patientant son état de côtelette pissée.
Amour
rivière répandant une fraîcheur d'entrejambes
dans les maisons bordant ses rives.

*

* *

La goutte d'eau connaît-elle l'océan
l'océan goûte-t-il les tasses qu'il fait boire ?
En ai-je fini de ces pâtisseries
baladées sur la tête des commis ?
En ai-je fini de ces voitures qui me passent dessus
comme ton corps quand tu m'ignores
sous le nuage gris d'une fille de rencontre ?

Sans toi ce monde se meurt
en tournées d'apéro
qui de trop
nous coupent l'appétit.
L'amour est le bâillement de stupeur
d'une bouche d'égout
apprenant que l'eau de source
du tréfonds de la terre
sort plus claire
qu'un regard d'amoureuse.

*

* *

**Je ne comprends pas comment tes jambes
sous la robe
déplacent ton corps
ni par quelle opération du Saint Esprit
les vivants courbés
font des morts à l'aise
sur la raideur butée de leur cercueil
ni pourquoi
l'amour en moi s'engouffre
comme un clairon
sous la montée des couleurs.**

**Il n'y a rien d'humain
dans un être humain
il n'y a rien de terrestre
sous la terre ciel des morts.
Ton amour est un musée
où les aveugles ont le droit de palper.**

*

* *

**Amour comme une colle
dans les heures de retenue.**

**Amour tu es la vie
la main dans le sac
et la mort prise sur le vif
d'un marteau au creux de l'if.**

**J'ai beau rouler ma bosse
en boule de nerfs
les vers
feront repas de mon repos éternel.**

**L'amour me racle
embrayage qui broute
et je rumine l'herbe de tes traits
servant de mangeoire au bélier de ta beauté
dont la toison d'or est soleil de minuit
sous la nuit de tes vêtements.**

*

* *

Les étoiles nous entremêlent
comme sous le sel les escargots
dégorgent
l'éclairante vitesse des météores.
Ote-moi ce corps à la criée
d'une pêche aux enchères
toutes ces giclées de chiffres
me bouchant les ouïes
tandis que je crève matelas cardé
par des cauchemars pointus.

La voûte de mon crâne
est la corde d'un boxeur à l'entraînement
cherchant jusqu'au sol qu'elle frôle à chaque saut
la branche d'un râle
ou le bosquet d'un soupir.

Amour
barquette de fraises saupoudrées
d'égrisures de diamant
tu brilles
à la tombée du jour
sur l'abat-jour de la mort.

*

* *

Peut-être suis-je nourrisson
crachotant après le rot
des caillots de silence
grains de chapelet écrasés
étalant sur le bavoir du jour
de longues files de semblables
à l'entrée de la gare.

J'éprouve la passion des mots de passe
pour les pas s'en allant.
La vie me soupçonne d'amour
et je réponds au mot à mot
des baisers qui m'interrogent.

Mon amour
la foudre sera-t-elle toujours
la robe que tu ôtes ?
Comment vivre dans les ténèbres
quand on danse lampe balancée
au-devant de l'attelage ?

*

* *

**Si girouettes nichaient dans les branches
les arbres pâtiraient du torticolis
et mon cœur serait colis
habillé en facteur
recevant le pourboire
de ta salive à boire.**

**Je t'aime comme raisins noirs
portent les couleurs de la nuit
au tournoi du soleil.
Je t'aime pour tes cheveux croulés
vigne sur les coteaux de ton visage
où s'avancent entre les ceps
des nudités de femmes
dents de peignes qui vendangent
la pouillerie des étoiles
dans la céleste pouillerie de mon cerveau.**

*

* *

Dans l'eau perdue de ma naissance
les étoiles me fuient
en hernies de chambre à air.

Citron d'impatience
je déglutis
la mouillure d'une belle
à pas pressés
vers la chambre d'hôtel de mon corps.

J'ai la haine de l'arrivée
pour ma vie qui se poursuit.
Les montres ont une petite aiguille
me pêchant au harpon
tandis que la grande
zézaie l'éternité
poil de vénusté
comme un cheveu sur la langue.

*

* *

A vivre dans les ténèbres de ton absence
tu fis de l'intérieur de mon corps
un boudin
dont les pointes de gras sont les étoiles.

Le cœur pour toi me cuit
et je suis
dans l'écarté d'une peau tendue
l'image tremblotée d'un cadavre
par nuit noire déterrée
sous le grésillement du gravier qui chute.

La journée est une table
dont l'un des pieds perdit sa cale
et comment vivre
quand les verres s'agitent avant qu'on ne soit ivre
et comment respirer
quand sortant de la remise aux deux narines
notre souffle pelle et pioche
creuse dans la tourbe du ciel
la fosse qui nous attend ?

*

* *

**N'approche pas
il y a trop de buée sur les carreaux
et j'ai peur de mes pleurs
si tu brises la vitre.**

**Je signe des billets doux
à tort et à travers
j'appelle cela une averse
quand les gouttières dégorgent le plein d'un ciel
qui se saoule à l'eau plate.**

**Mon amour
replié dans mes rêves
comme dans son enveloppe
l'argent de la paye sur la cheminée.
Blancheur des cuvettes de vécés
prouve
que fantôme est l'au-delà du corps.**

*

* *

J'ai des fulgurances de balai
sous la poussière qu'il soulève
et
l'angoisse du grain
dans l'épi qu'il devient
pauvre mort dont le pourri
donne la vie.

Officier
aux barrettes clouées à même les épaules
j'en ai pris plein mon grade
des étoiles enfoncées par le marteau du cœur.
Je subis
flamme de bougie
mes ombres autour d'une tombe.
Oh l'amour
chatouillis sanglant
d'un je ne sais quoi qui poisse.

*

* *

Comme le parfum des fleurs
noie sa mauvaise odeur
dans l'eau baignant les tiges
ainsi ma vie si creuse
à son tour creuse la terre
et trompe son monde
en gavant les racines à la manière
des haut-parleurs
qui font de la voix
une suée de femme obèse
dont les mots
feuilles de salade serrées dans un torchon
s'égouttent sur les passants.

Mon amour à toute vitesse
à la table d'un restaurant
quand l'enfant prenant son assiette vide
pour volant
imite un champion en action.

*

* *

Mon amour plus fléché
que le genou de Tamerlan.
J'ai battu la campagne de mon corps
et détruit les jours heureux
bolets poussant
après les giboulées de ta jouissance.

Si l'objet prêté se nomme reviens
amour reviens-moi
car je t'ai prêté main-forte
et se brisa mon âme
contre un retour de manivelle.
Démarre oh sauve-moi d'ici
comme jadis la jeunesse quitta
ce visage condamné à me vivre.

*

* *

Sur terre
l'âme d'une étoile est l'éphémère
qui martyr après la danse
se grille à la flamme
enseignant aux mortels
le souffle court d'une éternité
le cou haussé par une minerve de lumière.

Le feu bleu d'une lampe à souder
couloir d'azur où vrombissent les anges
ne fait pas le bourreau.
Il y a si longtemps
oh si longtemps
qu'on ne tue plus
avec un pic à glace.

Aux bains publics
j'attends de prendre la douche
dans une cabine qui ferme.
C'est ainsi
que l'on meurt d'amour.

*

* *

Les ombres des soldats fleur au fusil
me tirent dessus
et j'ai l'avenir en bouquet
exhalant le subtil parfum
des crimes à leur début.

L'amour regagne mon corps
caserne
des arbres sur la route de la vie
dont chaque feuille
contre la tempe
est une main aux doigts tendus
saluant le cœur qu'étoilent des battements.

Je fais semblant d'être un ruisseau
entre les herbes des mots
comme on fait semblant de vivre
en riant au téléphone.
Je me fatigue à mourir
et le vide du cercueil qui jadis m'allégeait
jour à jour s'emplit de nuit.

*

* *

Le froid de la mort me fendille
comme chemin foulé un matin de verglas
et je dois me fendre d'un gros billet
si je veux remettre dans la cage fendue
de ta mouillure
les oiseaux perchés sur le fil de ta voix.
Mon amour en forme de cheminée
qui tire bien.

Le centre de la terre tant ressemble à mon cœur
que j'ai peur de cracher du feu
si je prononce ton nom.

Le velu de ton ovale odorant
forme le ballon que s'envoient
les oies de mer de tes jambes
dans le bassin de tes pas.

Comment fais-tu pour figer sur place
les courants d'air en graisse parfumée ?
Comment fait le ciel pour déposer sur les vagues
son écume
en lettre de percepteur que l'on déchire ?

*

* *

Où commence le destin de la cendre
ô belle
éparpillant dans la braise des mots
le tout cuit d'une baise ?

Le halo de la lune est un bracelet
au poignet de ta beauté
mon amour manège où tourne
harnaché de minutes
le cheval aux œillères de rendez-vous.

Bout à bout les amandes de tes yeux
tracent l'amande de ta nature
floraison d'amandiers
en serviette blanche
sur le bras d'un Dieu
nous saoulant de bonheur.
Tu marches en éraflant la terre de ton ombre
et les immeubles te voyant passer
un nuage pour bandeau
font colin-maillard avec le ciel
dans l'espoir de te mignoter.

*

* *

**Mon amour colonne de musique
qui garde le silence.
Je suis prisonnier de ton corps
comme des harengs dilatant le chalut
entre l'eau et la cale du bateau.**

**Elles brillent les écailles des agonies multiples
image énorme d'une montre
appelée oignon
dont les secondes plus bas
sont les pelures écrasées
cachant à l'encre sympathique
sur le papier de l'air
l'éternel arraché des naissances défaites.**

*

* *

Où aller quand l'enterrement se disperse
le repas terminé ?
L'effroi me brise
et je pleure le piquant d'une laine de verre.
La tristesse ne vaut pas la chandelle
d'une voiture poubelle
mêlant les voix des éboueurs
au bruit de son moteur.

Dès l'aube j'avale des avenues
où le prochain se rapproche de moi
et je vomis sur les serpillières en marche
mon visage noyé dans les yeux qui me voient.

*

* *

Rosée poussière de la terre
imprègne le tapis-brosse de l'herbe.
Le ciel buffet sur des pieds de nuages
recouvre un troupeau de moutons gris
et moi vivant berger
je garde
les années bêlant d'effroi
dans le froid de ma tombe.

Sans cesse au paradis
manquent les serpents
se moquant du monde
comme après le premier verre
la bouteille qui saoule.

Au théâtre de l'âtre
et de l'être à deux
il y a trop de rideaux pourpres
et d'écriteaux fléchant
à l'encre rouge des lèvres
le 100 d'une cabane délabrée
où l'orage n'est plus
que le crissant d'une fermeture éclair.

*

* *

**Piétiné foulé
cerclé d'une cuve de chair
je suis le brutal saoulant
la volée des anges en bordée.
Ivre mort je les veux
quand ils se poseront sur la terre
comme cheveux dans la courbe du syphon.**

**Je veux les comprendre
ces chérubins tombés
ces grands-ducs compressés
parlant le langage des cieux
que perçoit l'oreille de l'amant
l'oreille collée contre le ventre de l'aimée.**

*

* *

**Vous descendez à la prochaine ?
et l'on continue à se la jouer statue.
L'amour que rien ne brûle
d'un rien me brûle
comme pluie fine
maîtresse maniant sa fêrule liquide
enseigne l'alphabet de lumière
aux chemins des écoliers
qui en tablier de buée
se lèvent de leur banc
à l'entrée du soleil.**

**Si les mangeurs de graisse
ont l'urine qui mousse
combien le ciel doit-il dévorer de cadavres
qu'ainsi bouillonnent les étoiles
quand il pisse nos pleurs d'amour ?**

*

* *

Amour dégel d'un fleuve
dont les glaçons
sont lits d'hôpital des râles à la dérive
qu'entoure l'hiver neigeux
des blouses d'infirmières.

Le liseron s'accroche à la perche
qu'il grimpe dans le sens des galaxies
ainsi le monde à me tourner autour
s'accroche à la matière des morts.

La mémoire me piétine
et j'éclabousse des visages traversés.
Travailleuse à la cantine
la lumière de midi
mange les couleurs du tapis.

*

* *

Déviissé

je me vide bouteillon tombé
de trop de douleur
trop d'alentours rayonnants
rayon bobine du soleil
tailleur à sa machine à coudre
reprisant les bœufs écorchés
accrocs deux fois béant
quand le boucher tire à lui la porte du frigo
comme le sang tiré d'une jugulaire.

Amour saoulerie de nuages
gerbant les sombres arcs-en-ciel
des sourcils d'une madame
à la caisse du bordel.
La mort prend le temps de tuer
une journée à la fois.

*

* *

Le silence se fout à l'eau
dans la salive des appels au secours.
Troupeau camionné
nos âmes n'ont pour crier
que le porte-voix d'un tuyau d'échappement.

Gargouille par la colère collée
contre une cathédrale de vent
mon cœur s'est fait pierre
et l'amour le tapin
arpentant les trottoirs.

Une peur bleue dans l'azur
pleure des pervenches.
Sous terre
l'espace creuse aussi la chair
comme la faim l'estomac des vivants.

*

* *

J'ai tant vécu de jours
que je me fais cortège
et
portant flambeau
je donne le change à chacune des aubes.

Ta bouche est ce tourbillon de baisers
langues foreuses du plaisir jaillissant
des salives en flammes
liberté d'un moucheron
dans l'œil qu'il fait pleurer.

Sacs en papier gonflés d'air chaud
les astres sont tes soupirs montés au ciel
et les fils de la vierge la lueur de tes dents
qu'éclaire le soupirail de tes lèvres entr'ouvertes
lune sans tache
à son premier quartier.

*

* *

Câlin rapidos du matin
je l'ai dans l'os
la jouissance de l'herbe se mouillant de rosée.
La vie m'évapore
en refrain d'essieu grippé.
Amour je te rêve
et l'arbre du jardin sommeille pour moi.

Le malade dont on masse les escarres
évoque le balancé
des boucles d'oreilles
attirant les bécots.
Une brise suffit
dans le feuillage du cerisier
où brillent des lamelles
coulées de sperme
parmi les fruits
entre des chairs qui palpitent.

*

* *

Au cœur de l'amour il n'y a plus d'amour
au cœur de la mort il n'y a plus de mort
mais cette vie d'encre
du mot amour
saumon remontant le courant
d'un fleuve aux vagues de gueules ouvertes
où je crève
à longueur de temps.

Verres au comptoir devant la muflée
des rasades en rangs serrés
je vis dans le coffre de tes larcins
ô mon amour
je rêve à ton pubis
sous le futur d'un couvercle
qui déjà me renferme.

*

* *

**Fourmilière dérangée
elles courent au sol les pupilles
détachées de mes yeux.
Choux plantés à la mode de chez nous
tombent les regards
vers le centre de la terre
ce feu code des racines
vacillant à l'air libre
comme les appels au secours
des flammes qui s'éteignent.**

**O mon amour tu me jouis
et je reprends goût à la farce
dispendieuse de vivre la surface
d'un crépuscule
où mes soupirs ululent à vol d'oiseau
l'extase de la fumée
entre le ciel et la lumière.**

*

* *

**J'aime ne plus aimer
libre enfin de ne plus souffrir
la fin dernière comme un coup de fusil
à l'auberge de la vie.**

**Si en dépit de la serviette
on tache les draps de l'hôte
la colombe de l'amour
au rire sec
se débonde en sac de charbon.**

**Dans la grande poissonnerie des galaxies
la terre a l'odeur vaseuse des bouches
qui le long d'un long silence
exhalent des blancheurs
de banquise sur la langue.**

*

* *

**Les licornes naissent-elles en Orient
que nous voyions
ces larves de cornes
sur le front des croyants ?**

**L'amour fait de moi
un enjoliveur enlevé de sa roue
flotteur dans l'herbe
où se croisent les lignes de main
pêchant la lotte du destin
au large de la chair.**

**Où les morts se vidangent
les mots démangent
le silence d'une belle
qui mouille sans rien dire.**

*
* *

Le mur baise le granuleux fendillé
de ses pierres sèches
afin d'enfanter des lézards
qui dessineront à chaud
des filets d'eau
gangui sous les profondeurs de la pluie.

Je porte ton pubis en bandeau de pirate
contre l'un de mes yeux
et je dors le jour la moitié de tes nuits
ô mon amour
l'aube à tes côtés
n'est que tache de vin
sur la face d'une nudiste.

Tu es l'arc-en-ciel à l'instant même
où l'on change de sexe.
Je voudrais t'aimer
pied de biche espérant courir
seul
dans l'espace d'une porte qu'il fracture.

*

* *

Vers les quilles du sommeil
que surmontent des poings fermés
oh corbeaux boules d'ombre
et dont les vols groupés sont matelas de plume
sur lesquels tombe le jour.

Amour plus ivre
qu'un fleuve titubant de toutes ses vagues
tu me découpes comme hélice de péniche
le bas cours
en ronds de chapeau
servant si l'on crache dans l'eau
de porte-voix
d'où j'entends
entre des grincements de dents
les rats me grignoter à mort.

*

* *

D'une pomme sous le couteau
l'épluchure d'un seul tenant
imite les serpents.
C'est le moment où je ne puis vivre.
Des poubelles autour de moi
chantent mon état de chandelle
qui les éclaire pendant la nuit.

Finir de vivre
la rousseur d'une pleine lune dans l'eau
espérant la nage d'un baigneur
pour entre les lèvres vagues
disparaître dans le doux clapotis
d'une matrice apprêtée.

*

* *

Parce que tourne la terre
mes ossements sont mots de passe
sur le chemin de ronde
des rondes à l'école.

Ainsi le gui redonne vie à l'arbre qu'il parasite
et les étoiles sur le haut de mon crâne
redonnent du temps libre
aux fleurs dénommées
le désespoir du peintre.

J'ai touché le fond du désert
et ses larmes m'ont dégoûté.
Mon amour les dunes gagnèrent la partie.
Je suis le cimetière des anges pris au piège
et mon corps l'allée entre les tombes
et le gravier si d'aventure te voilà
le bruit d'un vin que l'on fait bouillir
par crainte du froid
qui vous durcit
la neige en cramouille sans mouillure.

*

* *

Les larmes sur les lobes de mes yeux
sont liquide des choses vues
et mes cils sait-on jamais
du bois d'épave qui m'appelle.

Il n'y a plus de porte à toquer
plus de puits où me jeter.
Où trouverai-je l'eau pour me noyer
si les rochers sur la plage
refusent de s'enterrer ?

Part des anges
je tremble au-dessus du tonneau
comme le silence d'une salle de concert
à l'entrée de l'orchestre.
Je balbutie des nuages
quand dame pipi me propose une pipe.

*

* *

Le vent du large me soufflette en pleine face
la rage des becs-de-cane
n'ayant pour étang
que la moite pesanteur des paumes.

Je souffre la goutte sous bandage de poussière
d'une vieille serrure
à l'étal d'un biffin.
Oh ces clairs de lune à se foutre à l'eau
et dont la beauté retarde le suicide.

Lumière pourpre du phare
semblable au tampax qui tout à l'heure
guidait dans le nocturne
d'une étendue charnue
hier
vers la poubelle où pourrit
le jour de plus belle.

*

* *

**Je bourgeonne des soupirs
paupières battantes
qui bientôt feuilles
donneront vue
sur l'échancrure de ton corsage.**

**Oh l'amour
débraillé d'une innocence déraillée
dans le rire broyé
d'une explosion commandée à distance.**

**Figure de proue à l'épreuve de tes baisers
plutôt naufrage que pleurer la rage
salée
d'une viande conservée
dans la jarre de mon corps.**

*

* *

Sous la crasse de l'espace
les astres lumière tatouée autour du cou
indiquent
où découper selon le pointillé.
Oh l'amour solitude menottes aux poings
quand vous quittent les amis au plus fort de l'ivresse.

L'insouciance me gagne
comme le vide dans le trou des anciens sous percés
et venus de loin
les vagins que l'alun rend étroits.

Comment faire
quand deux voiliers ennemis
touchant les grands fonds
sculptent de leurs mâts qui se montent dessus
une croix sur le sable ?

*

* *

A cause de la goutte
gros poids au centre de la cloche
bourdonne le ciel
et mon cœur appelle
dans l'enflure macabre du vide
le vide macabre des cadavres qui enflent.

Murs et murailles enfants des rues
aspirent l'ivresse des colles
couleur de sperme
écumant le bout des poils de la brosse
et qui étalent aux yeux de tous
l'affiche
du faux-semblant des morts.

Je me noue les reins
à dormir sur la courbe
d'une terre aux rondeurs arquées.
L'âme fait sa princesse
et j'ai perdu le goût des poignées de main.

*

* *

Grâce à la beauté du paon
le serpent siffle la joie du paradis
et
les ailes noires des anges pour palette
il colore de nuit le corps des fruits talés.

Tu es l'humaine nudité de la lune
vêtue de nos cris d'amour
le ciel une borne
à discourir naïvement
sur la face de ton immensité.
Ta beauté
s'ébat dans la floraison d'un rosier
dont les odeurs
argent liquide de ce monde
permettent de boire jusqu'à l'ivresse
l'air en feu
autour d'une pierre qui tombe.

*

* *

Sous l'éclat de ta présence
tes bagues aux doigts
reflètent contre ma peau
ton bijou qui me travaille.
Je suis le fil que parcourt ta voix
disant allo au fond de l'eau.

Chevreuil à dérapier
tu traverses la route de mon cœur
je chute dans le fossé de la vie quotidienne
où des chambres d'hôtel
flottent comme des épaves.

Dans la forêt de l'âge
s'érodent les femmes
et la nuit procure aux arbres
une dégainé d'éventreur.

*

* *

Muré dans l'obscur
moi l'écrasé par les pierres
je crie
pas assez écrasé de lourdeur
pas assez prisonnier pas assez aveuglé
je ne veux plus vivre
les compliments aux petits oignons
et sentir le grailon de la vie.

Veines
marque du gril sur ma viande
je m'agite derrière les barreaux
comme musique contre les cordes pincées du luth.

Je patauge dans le mauvais départ
d'une parole maladroite
et mes yeux parcourant les couloirs
sont lentilles de contact
d'un droit d'aïnesse dont s'empiffre mon cadavre.

*

* *

Les nuages sont tes regards ô très aimée
un envol de colombes
retenues par les pattes
risette d'enfant
friselis sonore d'un hochet secoué
survolant le berceau
comme un soleil de tendresse au-dessus de la terre.

Partir chignole de fumée
sur la route de ton souffle
et tresser dans la vallée du mont fendu
des corbeilles de pain bénit
à la messe de ta chair qui chante
sous le chant des oiseaux.

*

* *

Tu l'assois
sur la soie froissée de son ouvrir
ton corps corne d'abondance
des questions sans réponse
et la terre regorge des gorges nommées seins
dont la nudité appelle la sainteté des mains
qu'auréole depuis la création du monde
la lumière des ongles.

Né de ton sang mal venu en voyage
tu me jetas tampon rond sur la route
et le sommeil dragueur de rêve
imprime au fond du goudron chaud
les empreintes de tes pas
dans le gluant de ma naissance.

Des seringues me pénètrent le cerveau
et le ciel se désigne mon frère
confondant les pointes brillantes des aiguilles
au saccadé rutilant des étoiles.

*

* *

Les femmes ont les sourires précis
des béquilles au pied du lit
et les tombes aux quenottes de gravier
vous boulootent les morts
sur les plats des moments d'oubli.

Venu de l'enfance
j'ai invisiblement
les yeux blancs des chauffeurs de loco
quand accoudés à la rambarde
ils regardaient sur le quai
attrape-mouches vrombissant
des milliers de bouteilles portant valises
et qui
ici ou là s'embrassaient
comme verres trinqués.
Oh bonheur des visages vapeurs
au terminus de mon corps.

*

* *

A m'expulser par les neuf trous
je fume la floraison des astres
dont les racines sont les nuages.
Dans quel monde se meurt une créature
que touche de plein fouet
son absence de squelette ?

Douille fumant de colère
le départ de sa balle
bout portant
du grand voyage
comme après les confitures
un chaudron de cuivre sous vert-de-gris.

Demain éclats de rire frottés.
Oh foin des siècles à venir
l'incendie Oh cette lueur
et ton visage m'observe
dans le sans fin d'une partie remise.

*

* *

Sauve qui peut
d'une porte au sol
abritant des cloportes
je grince comme le cric du vent
soulevant le pneu crevé de l'azur.

Abreuvoir je ne puis boire
quand je me vois troupeau
et
dans les couloirs du souffle
service des urgences
je déambule brancard
devant la belle visiteuse
vol d'un vagin
déployant ses grandes lèvres
au-dessus des labours.

Où va-t-il l'ours hibernant ?
Court-il la forêt de mes jours
et la moelle de mes os est-elle le miel
cette tendresse d'un ciel
que digèrent des insectes ?

*

* *

Oh dans la poubelle
je demande sa raison d'être
au couvercle qui me couvre.

Puisque saison détruit les mouches
je ne puis espérer les vers
dont la rampante blancheur
promesse ailée
ressemblait aux lampes des marcheurs perdus
entre les troncs
des ossements de la nuit.

On prend son mal en patience
comme lettre d'amour
sous un flacon de démaquillant.
Le corps s'en va
s'éloigne si loin le corps
si loin de la descente de lit
où le fléau de mon ombre
marque le poids stable des chaussures.

*

* *

Le jour est une toile d'araignée
habit rayé d'un archange
au baignoire de la lumière
et la nuit qui le suit
le ventre d'une araignée
dont les pattes sont les étoiles
la lune
cette bouche d'or suintant du vide
sur ma carte d'identité
couche-drapeau
d'un nom propre qui fuit.

Devant la cuvette du ciel
que fait-elle cette planète
au gant de toilette trempé de pluie ?
O terre laveuse des morts
les chemins pour serviette
tu essuies mes joues
comme poule par son chant
l'œuf qu'elle vient de pondre.

*

* *

Par myriades l'herbe des pointes de ses brins
gratte l'huis du ciel
qui foireux d'un matin clair
ouvre son palais des glaces
où par myriades aussi se reflète notre monde
grogne d'un monstre dont la bave
rogne le goutte à goutte
dans le mal d'un sondé.

A l'aube
je décortique le vent
lunette d'approche de l'invisible guettant
au bout de la rue
la venue du cercueil.

Je pousse l'espace
comme les dos poussés d'une foule criant au feu.
J'ignore où je loge
mais j'entends le cœur oh je l'entends
baiser mes veines filles toujours vierges
payant de leur sang
le loyer de mon corps.

*

* *

Sous les verrous se rouille la clef des champs.
Les poumons sous la paille de la peau
couvent des ventouses
et j'emplis de mon cru
ces verres renversés.

Ça brinde le long du dos
mon corps boit la fièvre
comme le désert les rasades du vent
jusqu'à déplacer dans l'égarément de l'ivresse
les dunes
beaux meubles coûtant les yeux de la tête
d'un Dieu aveugle
et qui lisant le braille
découvre sur les rides du sable
l'âge des morts à corps perdus.

*

* *

J'ai coloré ma vie
du rose aux joues
des femmes que j'aimais.

Passion me tremble
tirage au sort
à l'aube
d'un buisson d'aubépines.

Je voudrais tant vivre tes jupes
que j'envie l'ampoule
pêchant au pharo
la matrice qu'elle effare.

*

* *

Amour

**fusion de l'éden au centre de la chair
dont le feu par les cratères des volcans
vomit des nuits blanches
forcément
comme un deuil de reine.**

**Amour lèvres des baguettes
contre le tambour du garde-champêtre
annonçant de place en place
que le Dieu des frontières
marchera sur l'eau d'un ruisseau de salive
séparant les deux visages
où dans le grenier du désir
aux langues de charpente
un brocanteur achète en gros
le bric-à-brac de nos corps.**

*

* *

**Pensées brindilles de mon cerveau
nid où bec ouvert j'attends
l'ondulante nourriture des astres
que me vomit dessus
la nuit s'étirant du jabot.**

**Les pannes de la fièvre
par à-coups de frissons
m'aplatissent
forge du feu central
dont les flammes gravissent
cyclistes aux dos courbés
les racines crève-cœur des plantes.**

**Il tache les draps de notre voix
le coït astral
et touille de sa mouvette de lumière
l'inutile abjection des choses.**

*

* *

Je me décroche du monde
et ta voix me parvient comète
chevelure en brin de sucre
dans le marc de café
où l'avenir se noircit
comme lactaire épluché.

Insomniaque
j'ai les sautes d'humeur d'un cadavre
semant la frousse
dans le lugubre des ombres entourant les bougies.
Frénésie d'un maniaque
je saute le pas telles le moment venu
les aiguilles d'une montre
vers l'heure de l'été.

Sonnerie d'alarme
de loin viennent à mon secours
des ouragans de cercueils ouverts
versant des nudités de femmes
friture de l'enfer
d'une bourrasque prise en photo.

*

* *

Par l'alliance de lumière
l'ombre est notre épouse.
Oh le jour ciel de ciment qui me domine
comme le rocher les bêtes de Vincennes.

Que fait-elle notre ombre à ramper sur le sol
dans l'aveuglante évidence
d'une pica de femme enceinte ?
Cherche-t-elle sous le chêne de notre corps debout
les truffes blanches des vers s'agitant ?
Est-elle à l'aide de nos pas
la sonnette indiquant à la mort
que madame est servie ?
Oh la vie compresses froides
de grenouilles apeurées
sautant dans l'étang de notre peau.

*

* *

Le cœur me creuse
chaque jour l'espace d'une nuit.
Il descend par les degrés de ses coups
dans la glèbe du temps
où germinent nos visages en fleur
que butinent avant naissance
les bourdons sonnante le glas.

Il ne veut plus souffrir le cœur
l'odeur rance de la voie lactée
déféquant des humains
et qui
lueurs d'astres torches
ne se torchent jamais.

Il n'en peut plus le cœur
soupe au lait débordant de la casserole du soleil
pointe d'épingle sous la plante des pieds
les obligeant à danser
aux mesures battues d'une douleur céleste
qui ne sait pas souffrir.

*

* *

Le soir nous mangeons une platée de lumière
la nuit nous éclairons nos rêves
et notre face bouffie
après une forte cuite.

A cause de mon âme faiseuse d'ange
boule d'amour avortée
que porte entre des pinces crantées
le scarabée du soleil
je me nourris d'astres émiétés
comme Marie des dattes du palmier.

Enfoui dans mon cerveau
je me goinfre du destin jusqu'à l'os du cœur
et
sous la mouillure d'une belle qui m'obsède
j'essaie de croire
à la fournaise des roses.

*

* *

Les jours transhument
aux alentours des neiges éternelles
et j'ai froid de vieillir
sur un amas d'ossements perchés si haut.
Nuages pour fagot
je cherche un lieu pour prendre feu
près d'un cœur titubant
comme flamme au-devant du soufflet.

Les muscles attifés d'une blouse de peau
trimballent mon nom
quartier de viande grouillant de pleine lune
ce noirâtre bruissement de blattes
entre deux minuteriers
d'un couple qui fait sa pelote de caresses.
Oh ce peu de lumière
de leurs mains danseuses aux vêtements soulevés
vacarme d'une piscine
d'un gamin appelant à l'aide
dans le grand bassin de mes yeux.

*

* *

Balancier de pendule
je rêve de tuer le temps
de fracasser vibration exaltée
les parois du cercueil
et
flamboiemment roulant de la Saint-Jean
dévaler vers le ruisseau
des vagues se pourchassant
dans une course oh combien dénudée
de nymphes et de satyres.

Frisquet d'un désert dans la nuit
je mâchouille les bruits rogatons du soleil
comme bouteilles vides qui jouent
sous la bâche d'une remorque secouée.

J'ai beau dans les ténèbres
me perdre de vue
me devançant les phares telles des jambes
dont je suis le vagin
que fouille le doigt d'une route
lui montrant le chemin.

*

* *

L'éclair par endroits vermeil
promet pourpre aux écrevisses
quand sous l'effet de la pluie
le coude du ruisseau
ressemble à l'eau qui bout.
Oh pas ces fosses pleines à refus
changeant feuillée
en portefeuille
pas ces plafonds effondrés
et ces poutres dans mes yeux
et ces rais de lumière jets de froidure
entourant le défunt
sorti d'un tiroir de la morgue
rails de tristesse
sous une verrière de larmes suspendues.

Le cerisier n'a pas le goût des cerises
le piquant trajet de la foudre
n'a pas la saveur des raisins
qu'améliorent les orages à la suite.
A me poser depuis des siècles en qui je fus
je subis le désastre des vins mûris
dans des fûts mal lavés.

*

* *

Vivre au refuge de ton mont de Vénus
hauteur d'où l'on voit
à travers les lucarnes de ta voix
l'Enfant Jésus s'amusant
à transformer la bouée d'une rigole
en douze oiseaux volant.

Amour change mon cadavre
rigolade avancée
en phallus ailé sur un mur
fonçant dans les plumes
au sol déjà
de ma vie déplumée.

Oh Dieu cette chaleur oh vivre bientôt
évitant sans toucher terre
la souillure des vivants
et le contact vénéneux des plantes comestibles
qui se nourrissent de poussière.

*

* *

**Visage
descente de lit
sur la nuit qui descend.**

**A quoi sert le feu au cœur de la terre
et la place molle des poumons
que pare en guise de statue
un bûcher brûlant les tisons des côtes
versant dans les veines
les orties de mon sang défroqué ?**

**Et les fumées sont mes cris d'amour
comme l'orphelin invité
fait lunettes noires au soleil d'une famille.**

**Cœur
frère de lait des nuages oeillères
cachant les yeux crevés
des chevaux travaillant dans les mines.**

*

* *

Cils aiguilles tirant le fil du regard
je recouds le suaire
d'où suintent au travers de l'étoffe
les larmes de mon placenta
sous les empreintes de mes pas.

Le soleil mauvaise graine
au piquet de l'espace
germe les créatures
chiens qu'on attache au bord des routes
et qui aboient
la détresse des astres.

L'horreur me pullule
comme pot de chambre d'enfant
où des vers cherchent à vivre.
On accroche le monde
à l'endroit du cœur
ancre de marine pour du beurre
sur le chandail d'un marinier
nous servant au bistro de l'écluse.

*

* *

J'ai la fierté d'un mur
derrière le lierre qui l'encombre
pareil en cela
au silence d'une tarte aux myrtilles
quand l'aveugle réclame sa part de gâteau.

Mes gestes déplacent les bouteilles
la poussière des choses amères
remonte en surface
je confonds les étoiles
et ce tiraillement près des couilles
lorsqu'une fille se déploie en départ d'hirondelle
vers là-bas
les plages aux nocturnes partouzes.

*

* *

Parlant aux sabots de Plaisanterie
il jouit mon squelette enfoui
et j'ai les yeux bulles d'un bouillon gras
où les astres
bouquet de laurier sous la neige
parfument la viande froide des morts.

Pourquoi dans les bouses de la vache céleste
naissent les humains
ces cloportes qui portent plainte
et pourquoi la lune au ciel
flotte-t-elle
comme
enveloppé de papier journal
un fœtus avorté
que l'amant jette à l'eau ?

*

* *

Les jours ne sont pas les chapeaux haut de forme
des anges donneurs de leçons.

Les morts brûlent là-haut
leurs planches de cercueil
bois chauffant
les rayons du soleil
lumière en tenue d'Eve
dans les allées du jardin.

A suivre la pioche de la foudre
le tonnerre s'enterre
et je n'entends plus le silence.
Oh tout n'est pas rose à l'intérieur du corps
comme nous donne à croire
incertaine
l'embouchure des vagins qui s'ouvrent.

Le temps
m'arrache la tubéreuse de la vie
lune rousse
rutabaga en rut
d'un pays rationné par la guerre.

*

* *

Les questions enfourchées
sur le manche à balai des soupirs
projetent le film censuré de la lumière
montrant le charnel écarté
du ravin de la reine
où dans le fin fond craquelle mon squelette
comme sorties du four
bien cuites
les grignes d'une baguette pressée du pouce.

Dans le champ lointain
de ma vie et de son ombre
je suis couple de bœufs sous le joug
immobiles
près d'un maître
dont le cœur au feu rouge du sang
passa l'arme à gauche
au point mort du trépas.

*

* *

Je suis nappe de cris dans un puits
et la lune m'épuise
par l'horreur de vivre
le vide d'une retenue de sang.

Je m'entoure des parois sonores de ma voix
cognant aux pierres molles des bouches parleuses.
La mousse telle celle des possédés
verts de peur au plus fort de la crise
couve l'invisible semence des fougères verticales
imitant le vomi des damnés.

Monde engelures crevées des anges en vol
aux allures de linceuls
claquant
dans un bruit de langue
feignant d'apprécier un grand cru.
Gorgée après gorgée je disparaîs
train de marchandises
qui sans lumière engouffre le tunnel
comme l'amour le corridor d'un rendez-vous.

*

* *

A dormir devant moi
allongé sur la planchette du sommeil
je me fais colporteur de mon corps
proposant à l'encan
les fanfreluches de songes
et les rubans
qui liés aux branches
guident les fiancés
vers le bon mouillage de leur port d'attache.

C'est facile d'être heureux
de vivre la joie dans le rire des donzelles
plus claires que vagues de ruisseau
ralenti sur la terre
d'un météore ébloui
bandeau contre les yeux d'une campagne
jouant
arbres bras tendus
à côcher les nués.

*

* *

Seul à boire dans le troquet
de mon âme après minuit
et
mieux fermé que l'armoire du fameux cadavre
mon crâne contient une méduse
cervelle
aux filaments de femmes diluées.

La pluie mouille mon vin
et m'échappe l'ivresse
un rêve au réveil
qui de lui-même s'enterre
dans le cimetière de la chair.

Les cracheurs de feu prouvent le vrai des dragons
et la petite monnaie
lancée dans les bérets.
L'amour me plie en deux
comme orteils sur le gravier
que foulent les pieds nus.

*

* *

Elle se saoule de coups de l'étrier
la peur au ventre empilant
les moments du grand départ.
J'ignore où va la route
mais je bois des nuages.
Je feins d'être oiseau
d'en savoir long sur les arbres
et la jonction des branches
où des nids
vous collent au visage
des sexes femelles entre jambes de bois.

La scie parle d'or
dont l'âme pleure du bran.
Il parle d'or le fagot
dont l'âme part en fumée.
Au jeu interminable de la tournée payée
les points noirs sur les dés
sont gouttes de sang
que Perceval voyait rouges.

*

* *

Les astres me roulent dessus
comme train électrique
sur le faux plancher d'une cave
et
dans le tunnel de ma voix
clignotent des modèles réduits de bonjour
aux fenêtres si petites
que même le sésame de la fable
ne peut se prononcer.

Où irais-je si m'ouvrant les veines
rails de sang
je poursuivais la farce de vivre
plus serrée contre le rire
que slip sur les parties.

Les soldats de plomb s'amollissent au soleil
et moi cercueil plombé
je voyage
sur mon regard brûlant du feu des morts
qui enterrés
brûlent du feu enterré de la terre.

*

* *

Par temps lourd l'orage s'allège
de la foudre
qui ficelle de feu
me pend au plafond des nuages
jambon à la découpe
suintant sous un voile de peau
le goutte à goutte des jours à vivre.

Le monde déclare sa flamme à la voie lactée
et l'on baise de la terre au ciel
comme sauts de carpes friandes
d'une mie de pain qui les tue.

J'ai la conscience plus lisse
que le pubis d'une promesse
le matin du grand jour.
Oh pot après pot
vivre enfin la pochade sur les tombes
des fleurs mises en pot.

*

* *

L'âme n'est que buée
et ses paroles le vaporeux sifflement
d'une veste qu'enserrent les humides mâchoires
d'un repassage l'aplatissant.

Qui suis-je derrière moi ?
ça me pousse ça m'envole
ça moi ça halète
ça lui ça toi
ça me fourmi ça m'éparpille
ça me houspille ça me pille
l'ange gardien perd le souffle
dans le vent de la course
d'une planète nuit et jour
à fond la caisse
et roule et tourneboule comme pelote de laine
jetée au sol
dans l'espoir que les démons la suivant
délaissent la pièce où je sommeille.

*

**

Passerai-je la porte de l'enfer
comme le sillage cicatrice de l'eau
poursuit la croûte durcie d'une barque ?
Sans pouvoir me noyer
je flotte morceau de viande
sur la mer morte des heures qui me soutiennent.

Le vent fait siffler l'herbe
ignorant
qu'elle sifflera sous le tranchant de la faux.
Et nous vivons dans la nuit
les vitres noires d'une voiture pompes funèbres
transportant des vivants
qu'on ne voit déjà plus.

*

* *

L'aube casse sur le rebord du jour
l'œuf du soleil
jaune mêlé au blanc d'une lumière battue
par les arbres de l'allée
dents d'une fourchette
dans la main de la brise
qui tout à l'heure branlait le vent.

Les ossements occupent les avenues de ma chair
comme foule de chômeurs réclamant du travail.
Mes veines colchiques
sont les veilleuses bleues
au pavillon des incurables
et
si l'on brûle d'amour
le son des cloches racines des voix pointues
agace à l'entrée de leurs trous
les ancêtres grillons chanteurs
auprès des bouches à feu.

*

* *

En place de cervelle
une chambre à coucher
où ton nombril
est un seau hygiénique
pour les besoins de l'éternité.

La vitesse d'une terre qui tourne
meule aussi
l'usure des gens
marchant à pas comptés
et les montagnes léchant
le rouleau de sel des nuages.

Tu es dans les mots
tel un singe hurleur
saluant le soleil
et ma tombe dans le ciel
rêveuse table de nuit
plus douloureuse au réveil
qu'une règle
sous les genoux de l'enfant puni.

*

* *

**Crispation du ventre
s'écoulant en fausse coupure
au moment de l'addition
première fois d'un timide
à la porte d'une pro réputée
je répands des paroles de vent
dans le bégaiement des cyprès
au guichet de l'éternel repos.**

**Sous l'hypnose sifflante des couleuvres avalées
la terre
infirmière d'une lumière unijambiste
nous ordonne de croire
que le monde est un astre.**

*

* *

Le corps bouton de fièvre
sur la face du temps qui passe.
Si je revenais sur terre
je me ferais bouillie de chair humaine
et
de ma graisse à l'état de bougie
mes nerfs étant la mèche
d'une flammèche allumeuse
je vivrais la lumière au-delà du décès.

Dans le feutre du neutre
la mémoire des rêves se veut
le vagin encore glissant
d'une amante au visage
plus impassible
près du mari trompé
qu'un avis de recherche archivé.

*
* *

A l'aide d'un rayon de lune j'escalade
goutte de rosée
le brin d'herbe de ma vie.
J'ai mal de vomir ma face
sur les grimaces de mes semblables
qui passent.

Oh vite ! et que ça saute !
Le fléau ! les battre !
Joie, joie ! encore taper dessus
comme jadis bâton sous le bras
les marionnettes du Luco.

J'ai manqué le coche du futile
l'âge arc-en-ciel des ténèbres
dessine au manège du cœur galopant
la rouille d'un fer à cheval
dans l'espoir
épouvantail
d'apeurer les asticots qui vont en se courbant.

*

* *

**Je suis le baquet
que teintent les nuées
déposant des nuages de sang.
Laideur me fait saigner du nez.**

Amour

**sauve-moi de la lumière
et de la sinistre certitude des astres.
Sauve-moi des faces humaines
charognes de retrait
où les deux grosses mouches de leurs yeux
aux ailes pareilles à des paires de ciseaux
pondent chacune par dizains
des chapelets d'ongles en deuil.**

**Le luisant des ossements m'éblouit
quand sous l'effet d'une remontée d'oubli
ils se rappellent travestis en souvenir d'enfance
les vers mimant sur l'arbre du squelette
le rire des chairs qui se délitent.**

*

* *

**Le regard piquant des humains
aiguille tarentule
transforme l'étoffe jutée des jours
en sac de course à l'échalote
sur la place du marché.**

**Ils nidifient les vivants
dans les trous noirs de mes prunelles
ils pondent les bonnes paroles d'un bourreau
suppliant son client
de pardonner le mal qu'il va lui faire.**

**Elle se remue la tombe !
Elle se tape le plat de résistance
de ma venue.
La mort est la pleine forme
de l'amour
plus langouste
que croissant sur le lit
d'une baise à sa décrue.**

*

* *

Ascenseur entre deux paroles
la voix se coince.
Les mots tentent d'ouvrir la grille serrée des dents
et de se jeter hors de la cage
où des humains debout
s'enterrent dans les étages.

Descendre monter on s'accorde à la lente
pourriture d'un sous-sol sans oiseaux.
De la houe du jardinier une laitue
vers la lumière s'élance
avec la désarmante candeur d'un tueur
que le crime calma.

Sur le perchoir de l'insulte
je m'accroche au silence d'un regard mauvais.
Le ciel contre le rose velu des narines
colore le mou des morves durcies.
Oh les morts chandelles couchées
sans pouvoir se moucher.

Achévé d'imprimer en mars 2014

Mise en page Marc MICHIELS - 64270 Salies de Béarn

Dépôt légal : mars 2014

Reproduit en France par IDM - 64270 Salies de Béarn

